

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE 8

PRIX

DU JOURNAL,

DE L'ABONNEMENT

Rue de P. Castellanos n. 162.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir.

3 PIASTRES par mois.

Europe

France.

QUESTIONS RELATIVES AU TRAVAIL.

COMMISSION DE GOUVERNEMENT POUR LES TRAVAILLEURS,
SIEGEANT AU LUXEMBOURG.

Exposé général.

(Deuxième Article.)

(SUITE.)

« Mais voici le moment venu de compter avec la misère, d'aviser aux mesures réparatrices. Sur l'étendard sacré autour duquel se groupe le peuple, on a écrit trois mots qu'aucune main désormais n'effacera; car la réalisation de cette devise est amenée par le cours inéluctable des choses : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

« Or, deux grandes formes ou combinaisons semblent destinées à envelopper en quelque sorte les nouveaux rapports civils et sociaux; deux grandes idées, corollaires obligées des sentiments d'égalité et de fraternité, ont seules pu assumer aujourd'hui de réédifier et d'enrichir : d'une part, l'association, principe de toute force et de toute économie; d'autre part, l'intervention désintéressée de l'Etat, principe de tout ordre, de toute justice distributive et de toute unité.

« Nous avons assez dit devant vous quels bienfaits l'association porte dans ses flancs : ces bienfaits légitiment son avènement, que nous annonçons. Quant à l'Etat, il est clair que s'il y a une fonction sociale, c'est d'intervenir en protecteur pacifique partout où il y a des droits à équilibrer, des intérêts à garantir : c'est de placer tous les citoyens dans des conditions égales de développement moral, intellectuel et physique. Voilà sa loi. Et il ne peut l'accomplir, cette loi, qu'en se réservant le droit de distribuer le crédit, de fournir des instruments de travail à ceux qui en manquent, de manière à rendre accessibles à tous les sources de la richesse. Otez cette attribution économique, toute de prévoyance, à l'Etat, — nous entendons l'Etat démocratiquement constitué, — et le remède aux maux intolérables du peuple est impossible à toujours.

« Mais ces principes n'auront de vertu qu'à la condition de s'appliquer à chaque sphère de l'activité sociale,

à chaque ordre de travaux et d'intérêts. Si un vaste ensemble de mesures et de combinaisons, conçues dans cet esprit d'unité, ne vient point transformer parallèlement et progressivement l'agriculture, l'industrie et le commerce; si le législateur et l'économiste, dans leurs vues d'avenir, ne donnent pas une égale attention à la production, à la répartition, à la consommation des richesses, et n'en harmonisent pas tout à la fois le mode et les lois; s'ils négligent d'introduire la solidarité et la réciprocité entre les travaux et entre les personnes, tout est compromis et périlite, parce que tout est soumis de nouveau à la contradiction, au double emploi, à l'antipathie et à la guerre.

« Déjà, après vous avoir montré par quels motifs nous avons été amenés à prononcer la déchéance d'un laissez-faire liberticide de l'union et de la solidarité, nous avons esquissé devant vous le plan de l'organisation du travail dans les ateliers de l'industrie manufacturière, et nous avons même antérieurement indiqué comment, par la construction de quelques vastes édifices, c'est à dire par une simple disposition architectonique intelligente, il serait possible de réaliser une grande économie dans la consommation des familles ouvrières, sans troubler aucun intérêt.

« Mais il faut aller au-delà : il n'est jamais entré dans notre pensée de circonscire à d'aussi minces proportions le problème complexe de l'organisation du travail.

« La concurrence, en effet, le gaspillage, la confusion et le désordre ne sont-ils point partout : à la campagne comme à la ville, dans la ferme et la boutique aussi bien que dans la manufacture? Ne pèsent-ils point sur tous les âges et tous les sexes; sur les femmes et les enfants tout autant que sur les hommes et les adultes? Donc l'atelier social AGRICOLE, et l'atelier d'ÉCHANGE, DE VENTE ou d'ACHAT doivent être organisés, en même temps que l'atelier social INDUSTRIEL.

« Le début dans cette œuvre capitale nous est indiqué par les circonstances mêmes où nous nous trouvons. Tout le monde doit être frappé de deux grands faits qui s'aggravent à mesure que nous marchons, d'une double tendance qui nous menace tout à la fois du trop plein et du paupérisme anglais. Le désastre est dans les rangs des entrepreneurs, et le chômage est dans les rangs du peuple; le travail est suspendu dans beaucoup d'ateliers, une masse d'ouvriers, de jour en jour plus considérable, reste en dehors du travail national, déclassée, flottante.

« Chaque jour des chefs d'établissements de tout ordre viennent faire entre nos mains acte d'abandon de leurs

instruments de travail, nous demandant de substituer l'action de l'Etat à la leur, afin de sauvegarder le salaire de leurs nombreux ouvriers. Quant aux ouvriers sans emploi, ils accourent en foule.

« Une implacable nécessité va donc faire fléchir le législateur : il faudra bien satisfaire à d'aussi impérieux besoins.

« 1° L'Etat doit arrêter, diminuer au moins les désastres de l'industrie particulière, sauver les entrepreneurs en achetant leurs usines toutes les fois qu'il y aura convenance, et qu'eux-mêmes ils en feront l'offre. L'Etat doit aussi sauver leurs ouvriers en leur ménageant les moyens de continuer leurs travaux. C'est le double but que nous nous sommes proposés en élaborant le projet d'ateliers sociaux pour l'industrie, sur lesquels nous avons déjà attiré votre attention.

« 2° L'Etat doit créer de nouveaux centres de travail et de production, où toute la portion déclassée, inoccupée et nécessiteuse de la population puisse être admise immédiatement, et trouver bien être, sécurité, dignité, liberté. Pour répondre à ce besoin pressant, nous proposons, comme mesure adoptée en principe, le rachat des chemins de fer, des canaux et des mines, afin qu'on les transforme aussitôt en ateliers sociaux, en chantiers de la République.

« Toujours dans le même but, nous proposons la création d'ateliers agricoles sur différents points du sol français où pourra être déversé le trop plein des villes manufacturières.

« Nous proposons des entrepôts et des bazars destinés : à régulariser les échanges; à introduire la vérité et la sincérité dans les transactions; à simplifier les rouages et à réduire les frais du commerce; à fonder sur de nouvelles bases le crédit industriel; à généraliser l'usage du papier monnaie.

« 3° L'Etat doit assurer les ressources financières de tous ces établissements, fonder le crédit foncier et commercial, et pour cela, décréter un ensemble d'institutions ou de combinaisons économiques qui répondent aux exigences d'une situation inouïe.

« Nous proposons, en conséquence, de transformer le système des banques et des assurances en institutions nationales; d'affecter au budget spécial de l'organisation du travail tous les bénéfices que l'Etat retirera de la création des entrepôts et bazars, dont vous connaîtrez bientôt l'économie.

(Continuera.)

FEUILLETON DU PATRIOTE.—27 JUILLET 1848.

LES

HEURES DE CAPTIVITÉ

DE NAPOLEON,

MYSTERES DE SAINTE-HELENE.

CHAPITRE III.

LA CLOCHE DE LA MALMAISON.

(Suite.)

« Je donnai des ordres, poursuivit Napoléon, pour qu'on réintégrât la Vierge de Lorette dans sa chapelle, en Italie. Je lui fis confectionner un nouveau trousseau. On lui fit trois robes magnifiques : une de satin broché d'or, une de velours blanc, la troisième de pourpre. Je donnai, en même temps, au joaillier de la couronne assez de pierres pour en composer une tiare assez semblable à celle que la madone portait sur la tête avant sa capture : en un mot, je ne négligeai rien pour rendre à cette sainte statue toute la splendeur et toute la richesse qui avaient fait sa gloire et sa réputation pendant tant de siècles. Son retour à Lorette fut célébré avec pompe, et, à ce sujet, on frappa une médaille dont on me fit hommage. Cette médaille représentait d'un côté la Vierge de Lorette, et de l'autre mon portrait avec une légende tout à fait apologetique. Cet acte de saine politique me valut les souf-

N° 13.

frages de toute l'Italie ; et, à cette occasion, je reçus des poèmes et des dithyrambes de tous les poètes et de toutes les académies italiennes. Je lus quelques uns de ces vers pour m'amuser ; je remarquai, entre autres, un quatrain de l'abbé Casti, l'auteur des *Animaux parlants*, qui comparait mon épée à la lance d'Achille, qui guérissait les blessures qu'elle faisait. Par cette délicate allusion, le poète donnait à entendre que le nouveau roi d'Italie se plaisait à réparer les maux inévitables de la guerre, maux que n'avaient pu tout à fait conjurer les efforts du jeune général en chef de l'armée d'Italie. J'ai conservé de cet éloge, que je croyais mériter, un profond souvenir ; une belle et juste pensée, exprimée en beaux vers, arrive plus sûrement à l'âme que la prose la plus châtiée et la plus brillante.

Tout le temps que le vaisseau hollandais resta à l'ancre dans le port de Sainte-Hélène, l'Empereur ne manqua pas une seule fois d'aller se promener sur la ceinture de rochers d'où l'on pouvait entendre le son de la cloche du bâtiment qui lui était si agréable. — Il choisissait de préférence la tombée de la nuit.

— Nous allons à la chasse aux sons, disait-il à M. de Las Cases.

Et cette chasse aux sons était pour lui un retour vers le passé, vers la famille, vers la patrie.

A peine la cloche avait-elle cessé de tinter, que Napoléon reprenait le cours de ses souvenirs et les exprimait avec cette rapidité de style, ce luxe d'images, ces métaphores hardies qui auraient fait de lui un écrivain original, s'il n'avait été un héros sans égal.

Sa chère cloche de la Malmaison, comme il l'appelait, revenait périodiquement et sans effort dans la conversation.

« Lorsque je fus empereur, dit Napoléon, le curé de Rueil me pria de lui faire allouer quelques fonds pour acheter deux cloches, la révolution ayant fondu celles que l'église possédait auparavant. — J'y consens, lui répondis-je, mais à une condition : c'est que vous fassiez dans le clocher la vieille cloche fêlée qui y existe.... C'est une ancienne amie à moi. Le bon curé ouvrait de grands yeux et ne comprenait rien à la sollicitude que je montrais pour un objet devenu hors de service. Mais j'insistai, et il obéit malgré ses observations sur la cacophonie qui devrait résulter de l'accouplement de deux cloches sonores avec une cloche fêlée. Le bon ecclésiastique ne se doutait pas qu'il pût y avoir entre moi et ce grossier métal une sympathie mystérieuse. C'était pourtant la vérité. Mon penchant pour les cloches s'était pour ainsi dire résumé dans la cloche de Rueil.... Elle faisait partie de ma famille, de mon être.... et puis, ajouta l'Empereur avec un accent indécible, elle me rappelait sans doute quelques uns de ces bons moments si rares surtout dans la vie de ceux appelés à gouverner les hommes, et pourtant si délicieux dans toutes les conditions.

« Cette cloche de Rueil ou de la Malmaison, car c'est tout un, continuait-il, était le pivot de mon temps à dépenser. Il y avait dans le château une horloge fort régulière et peut-être vingt-cinq pendules ; et bien ! elles n'existaient pas pour moi. Je me réglais uniquement sur le son en volées ou en tintements de ma vieille cloche fêlée.

ITALIE.

BULLETIN OFFICIEL.

BATAILLE DE VERONE.

Somma-Campagna. 6 mai, 7 heures du soir.

S. M. ayant résolu aujourd'hui de faire avancer le gros de l'armée sur Vérone avec l'intention d'attirer l'ennemi hors de ses positions fortifiées et de le forcer à accepter une bataille en rase campagne dont le succès presque assuré par l'excellent moral des troupes piémontaises, serait de décider promptement les destinées de l'Italie. Toute l'armée sous les ordres du général Bava abandonna les fortes positions qu'elle occupait sur les hauteurs qui dominent Vérone et s'étendant de l'Agide au Mincio, envahit la vaste plaine qui se termine aux rives de l'Agide : le centre marchait sous la protection des ailes de gauche et de droite échelonnées. Dès que notre ligne avança, celle de l'ennemi se replia derrière Santa Lucia, San Messino et Croce Bianca, où il espérait faire résistance sous la protection des fortifications. Mais nos vaillants soldats, soutenus par les feux de notre artillerie, l'attaquèrent si vigoureusement qu'ils s'emparèrent malgré une vive résistance de Santa Lucia et de Croce Bianca. La vivacité de l'attaque opérée par le centre fut telle que les deux ailes destinées à appuyer son opération par une diversion exécutée sur les flancs de l'ennemi, ne purent arriver à temps. Ce retard nous causa une perte considérable.

La brigade d'Aoste et la garde se distinguèrent particulièrement dans la vive attaque qui précéda la prise de Santa Lucia. Le roi qui se trouvait à l'avant-garde fut témoin de la valeur qui s'y déploya et lui décerna les plus grandes louanges.

Les autrichiens furent ramenés, sans un moment de repos, jusque sous la protection de l'artillerie de Vérone. Nos troupes couronnèrent la hauteur semi circulaire qui se trouve en face des fortifications et S. M., voyant que l'ennemi se refusait positivement à accepter la bataille et jugeant qu'il avait atteint le but qu'il se proposait, celui de faire une reconnaissance pour connaître la véritable force de l'ennemi, fit donner l'ordre aux troupes de reprendre ses positions antérieures.

Le roi ne voulut pas que les troupes effectuaient leur retraite et lui-même ne retourna pas au quartier général de Somma-Campagna jusqu'à ce qu'il eut vu les blessés soignés et transportés à ce dernier point ou aux ambulances de Fanelone ville voisine.

La retraite des troupes s'opéra en bon ordre, quoique l'ennemi voyant notre mouvement rétrograde et ayant occupé de nouveau Santa Lucia, incommoda notre marche par un feu continu qui ne dura pas longtemps, car le duc de Savoie à la tête de la brigade de Cunco, l'attaqua et l'obligea d'abandonner la ville et de se retirer sur Vérone, même plus loin que lors de la première attaque.

La perte de l'ennemi n'est pas encore connue parce que se trouvant proche de Vérone pouvait facilement y porter ses morts et ses blessés, mais sa perte doit être nécessairement plus conséquente que la nôtre.

Pendant le combat, beaucoup d'italiens obligés de ser-

vir dans les rangs autrichiens et de combattre contre leurs frères, se sont empressés de se réunir à nous. Ils nous ont fait part des violences que l'ennemi emploie pour reténir leurs camarades.

Cette journée ajoute une nouvelle gloire à l'armée piémontaise et fournit une nouvelle preuve de son affection pour le roi qui, sous les regards de tous a pris part au péril commun en continuant avec magnanimité la conquête de l'Indépendance Italienne.

Le chef d'Etat-Major.

8 MAI.—On dit que la division autrichienne, forte de 14000 hommes, aux ordres du général Nugent, est arrivée sur la Piave entre Tagliamento et Venise et on s'attend à chaque instant à recevoir la nouvelle d'une action qui ne peut manquer d'avoir lieu entre cette division et les forces du général Durando, composées de 12000 soldats romains et d'une forte division de volontaires.

Peschiera n'avait pas encore été attaquée, tous les travaux de siège étaient achevés, on n'attendait plus que l'ordre de commencer le feu.

(Times.)

(Comercio del Plata)

MONTEVIDEO.

26 JUILLET 1848.

Le CONSERVADOR nous apprend dans son dernier numéro que son ORAISON FUNEBRE, sur les espérances déçues de M. le commodore Herbert, a été traduite et expédiée par la légation britannique au gouvernement anglais.

Déjà nous avions entendu parler d'une note énergique, passée à ce sujet au gouvernement de Montevideo.

Une pareille conduite de la part d'un agent anglais, a lieu de nous surprendre, et nous ne voyons pas qu'elle soit autorisée par aucune loi anglaise, car nulle part la presse n'est plus libre qu'en Angleterre, et nous ne savons pas qu'aucun consul ou ambassadeur ait jamais osé protester en Angleterre contre les articles de tel ou tel journal. En plus d'une liberté illimitée de la presse, il y a encore en Angleterre une licence de CARICATURES contre laquelle personne n'a jamais prétendu s'élever. Et franchement, nous ne voyons pas qu'un consul ou qu'un commodore ait des droits à invoquer contre la liberté de la presse, dans un pays étranger, quand lord Wellington lui-même n'a jamais pensé à y mettre un frein dans son propre pays, alors qu'elle se déchaînait contre lui.

Au reste quand on ne veut pas encourir le ridicule, il faut savoir ne pas supporter les injures; et la conduite des agents anglais avec Rosas les a mis tout-à-fait dans leur tort.

Depuis bien longtemps les actes des agents français, aussi ont été livrés à la critique et même au ridicule; ils ont été attaqués avec la plus grande acrimonie, et au-

cune digue n'a été opposée encore à ces attaques; et ces attaques sont même injustes, ou au moins indélicates, si l'on veut bien considérer la différence qu'il y a entre leur conduite et celle des agents anglais. Si enfin le gouvernement de Montevideo, veut bien se rappeler qu'ils participent à l'entretien de l'armée. Eh bien! malgré les avantages dont ils pourraient se prévaloir, ils n'en sent pas plus ménagés pour cela, et ils ont eu le bon sens de ne point faire un CASUS BELLI de quelques articles plus ou moins furibonds, plus ou moins spirituels, plus ou moins intéressés de quelques journaux de cette ville.

Nous sommes même sûrs que les avantages de cette position ne valent à nos nationaux aucune sympathie, aucune considération de plus.

La légation anglaise aurait donc eu grand tort de se fâcher, et en le faisant, elle aurait montré aussi peu de tact qu'elle a montré de faiblesse jusqu'à présent.

—§§—

Le gouvernement français sera bientôt informé du résultat infructueux de la dernière mission monarchique, et s'il a réellement pu croire à la possibilité d'une pacification aussi absurde basée, l'arrivée du MAGELLAN, éclaircira ses doutes à ce sujet. Lord Palmerston aussi saura bientôt à quoi s'en tenir sur les propositions qui lui ont été faites par Oribe, et sur les effets inespérés de sa condescendance coupable à l'égard de Rosas. La France ne saurait rendre le cabinet-républicain solidaire de cet écho, dernière conséquence de la politique ultra-conservatrice du gouvernement d'échu, mais l'Angleterre y verra infailliblement les suites de la déplorable politique de son ministère. L'inadmission de M. Hood et les indemnités exigées par Rosas seront le thème des hauts cris et de justes reproches de la presse anglaise. Ces dernières surtout, exagérées, sans doute, comme toute chose qui n'est pas positivement connue, aideront à dévoiler, en dépit des mensonges ministériels, à la nation entière, les honteuses manœuvres de la politique anglaise dans la Plata, la situation nouvelle qu'elles y ont créée. La nation anglaise ne restera pas impassible devant cette atteinte portée à sa dignité compromise dans la Plata, comme en Espagne et en Italie par l'injuste et présomptueuse conduite de lord Palmerston.

Si la double défection de la politique anglaise n'était pas concertée d'avance avec le gouvernement d'échu, il y aurait plus qu'inconvenance de la part du cabinet de St James à solliciter pour une troisième fois la coopération de la France dans une nouvelle mission collective. Le cabinet français étant instruit de tous les tristes précédents du gouvernement anglais dans la question de la Plata, pourra intégralement apprécier les motifs qui induiront le cabinet britannique à briguer de nouveau l'association de la France et devra prendre en cas d'adhésion au pacte collectif toutes les mesures nécessaires pour que l'intervention anglo-française dans la Plata soit plus un vain mot.

Nous possédons le *Defensor* du 23.

Cette pauvre feuille est réduite à défendre son président et à soutenir qu'il ne s'est pas rétracté. Il ne sort

Le matin, quand je l'entendais jaser au point du jour, je me levais, comme si j'eusse été encore à Brienne, avec mes bons pères minimes. A midi, elle parlait encore et elle me donnait le signal de partir pour Paris, où j'avais le conseil d'état à présider. Le soir, à huit heures, elle m'annonçait la tranquillité, l'heure si heureuse des épanchements et des joies domestiques! Jamais elle ne m'a trouvé en défaut, jamais aussi je ne l'ai trouvée muette à ces grandes portions de la vie humaine. Le travail et le repos.

Puis Napoléon, reportant ses regards vers le couchant :

—Oh! dit-il, que je voudrais, pour dix ans de ma vie, entendre encore cette cloche..... revoir mon allié de marronniers.... ma rivière de Seine... Mais, que dis-je! ce désir n'est autre qu'un leurre. Ces sons de cloche, ces frais ombrages, ce fleuve tranquille, c'est la patrie, c'est la belle France!... Qui sait si nous la reverrons jamais!

Après ce discours, qu'il avait débité en marchant lentement sur les arêtes des rochers, Napoléon s'assit sur une anfractuosité du roc, posa son front sur ses deux mains et parut réfléchir profondément; puis, après un silence que nul de ses compagnons n'osait troubler, il releva la tête, et sa physionomie, que ses dernières paroles avaient un peu obscurcie, ayant repris sa sérénité accoutumée, il s'écria en s'adressant à son auditoire dont l'attention semblait suspendue à ses lèvres :

—Mais, messieurs, voyez dans quel vague immense vient de nous lancer le son d'une cloche!... En moins d'une heure nous avons été de la Malmaison à Milan, de

Milan en Egypte, puis de Brienne je ne sais où!... Il y a au moins cela de bon dans cette course, c'est que nous avons oublié un moment que nous étions à Sainte-Hélène....

Et l'écho des Briars répéta en mourant le dernier mot prononcé par l'Empereur : A Sainte-Hélène.

CHAPITRE IV.

AU COIN DU FEU.

Dans la traversée d'Angleterre à Sainte-Hélène, Napoléon avait été constamment l'objet des soins et des prévenances de l'amiral sir Georges Cockburn. L'équipage du *Northumberland* partageait les sentiments de respect et de vénération de son noble commandant pour le grand homme que le sort d'une bataille avait livré au ministère anglais. Officiers, soldats et matelots, tous semblaient, par l'espèce de culte qu'ils rendaient au monarque dépossédé, protester contre le guet apens dont il avait été victime; mais si la grande âme de Napoléon s'était montrée inaccessible à toutes les déceptions qu'il avait éprouvées, depuis sa retraite volontaire sous l'inviolabilité mensongère du pavillon britannique, il avait été, lui, profondément touché des démonstrations de sympathie que chacun s'était empressé de lui donner. Aussi, à son arrivée à Sainte-Hélène, et dès qu'il fut installé chez M. Balcomb, reçut-il avec plaisir les visites de sir Georges

Cockburn, qui regardait les moments passés avec l'illustre captif comme un glorieux dédommagement de la pénible mission qui lui avait été imposée par son gouvernement.

Un soir, il pouvait être neuf heures, on vint frapper timidement à la porte du pavillon habité par l'Empereur. Santini, son huissier, alla ouvrir, et, après avoir pris les ordres du maître, introduisit l'amiral, car c'était lui même qui s'était annoncé ainsi.

Napoléon était en ce moment occupé à mettre en ordre les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés pour dicter, plus tard, aux généraux Montholon et Gourgaud sa première et prestigieuse campagne d'Italie. Il était assis devant une grande table de bois des îles encombrée de cartes, de livres, de brochures; et d'une foule de liasses de papiers étiquetées. En apercevant l'amiral, Napoléon se prit à sourire, en même temps qu'il le salua d'une inclination de tête. L'amiral répondit à ce salut en disant :

—Sire, je crains d'avoir choisi un mauvais moment pour la visite que depuis long-temps je désirais avoir l'honneur de rendre à votre majesté..... Je me retirée, ajouta-t-il en baissant les yeux.

A ces mots de sire et de majesté, prononcés par un Anglais, la figure de l'Empereur sembla s'épanouir; ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé :

—Au contraire, restez, monsieur l'amiral, se hâta de répondre Napoléon d'une voix émue; je travaille depuis midi, j'ai besoin de me reposer; nous allons causer un peu : cela me fera du bien.

pas de là, et dans ses articles, il s'applaudit lui-même d'avoir victorieusement prouvé dans son numéro antérieur qu'il ne s'est pas retracé.

Personne ne l'écoute, mais il assure que le monde n'aura aucun doute sur ce sujet, après avoir lu le *Defensor*.

Il s'occupe beaucoup du discours d'un M. Bustamante, prononcé à l'H. A., mais il s'en occupe avec le talent et la décence qu'on lui connaît.

Que peut-on attendre d'un journal qui met à son entrée chaque fois qu'il se montre à la lumière du *Cerrito* : *Il y a aujourd'hui tant d'années, tant de mois, tant de jours que la France unie à Garibaldi bloque nos ports, et Garibaldi se trouve actuellement en Italie.*

(Conservador).

PARTIE COMMERCIALE.

CHANGES.

Londres. 39 à 39½ pen. par piastre courante.
Paris. fr. 5 10 à fr. 5 15 par patacon.
Rio Janeiro. 10 p. 0/0 prime nominale.

DOUANE.

DECHARGEMENT D'OUTRE MER.—26 JUILLET.

Llavallol, 53 sacs pomme de terre, 7 id. balajues du navire qui est composée de haricots, blé, orge.

Negron, 136 sacs farine, 40 id. mais, 100 courbes, 2 douzaines morceaux de bois divers, 50 sacs mais.

Southgate, 1 partie de viande de porc et une id. lard, 14 caisses savon, 1 id. graisse et 1 id. suif.

Albani, 77 sacs mais, 2500 bûches.

Rodriguez, 16 colis suif, 54 sacs farine manioc.

Ochoa, 100 caisses sucre, 4 carafons eau de vie (caña.) Narizano, 36 sacs mais, 14 id. pistaches, 8 id. farine de maïs, 4 barrils et 1 caisse œufs.

Montero, 130 sacs mais, 5 barrils farine de maïs, 50 id. id. manioc.

Eneas, 58 sacs café, 32 corbeilles lard, 110 sacs maïs.

ENTREES AUX MAGASINS.—26 JUILLET.

Carlos Sierra, 300 sacs farine.

Llavallol, 47 bordelaises vin.

SORTIES DE MAGASINS.—26 JUILLET.

Burrows, 1 pipe tafia.

Nebel, 35 caisses liqueur (chericordial).

Barber, 1 caisse avec 60 pièces indiennes.

Borowski, 5 caisses indiennes.

Zumaran, 1 demi pipe vin.

Taylor, 1 caisse marchandises.

Gradin, 2 pipes vin, 12 barrils porc salé.

AVIS NOUVEAUX.

Avis à MM. les journalistes.

A VENDRE,

EN GROS ET EN DETAIL.

Papier grand format pour journal, s'adresser à l'imprimerie du "Patriote Français" ou chez M. Audifret, négociant, rue de Colon, n° 73.

AVIS AUX AMATEURS DU BON GOUT.

RIVET, coiffeur, rue du 25 Mai, n° 264, à l'honneur de prévenir les fascistes de cette ville, qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravates noires en satin, et fantaisies, du meilleur goût, carree et longues echarpes en cachemire, et cravates de couleur fantaisie Joinville; on y trouvera aussi un joli assortiment de ganterie, et un beau choix de parfumeries fraîches, arrivées récemment par le GUSTAVE II.

A Monsieur le Chargé d'Affaires de France.

Monsieur le Chargé d'Affaires,

Des malveillants se plaisent à répandre dans le public, que j'ai sollicité et obtenu de vous, un secours d'argent mensuel, et que vous m'allouez 3 onces tous les mois.

Je suis loin d'être à l'abri du besoin, mais en travaillant et à force d'économie j'élevé ma famille. C'est pourquoi je vous avoue, Monsieur le Chargé d'Affaire, que je suis décidé à démentir ce bruit par la publicité, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Chargé d'Affaire,

Votre très humble serviteur,

JEAN SOUSTRE.

Montevideo, 15 juillet 1848.

Montevideo, le 18 juillet 1848.

Monsieur;

En réponse à la demande que vous me faite l'honneur de m'adresser, je m'empresse de certifier que, non seulement vous ne recevez et n'avez jamais reçu du Consulat, aucun secours en argent ou autre, mais encore que vous n'avez jamais fait aucune démarche tendant à en obtenir.

Vous pouvez, Monsieur, faire de cette déclaration l'usage que vous jugerez utile à vos intérêts.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le Chargé d'Affaire et Consul Général de France.

A. DEVOIZE.

A M. Soustre, à Montevideo.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Hyppolite Laguardere, relieur, a transporter son atelier, rue de la Ciudadela, n. 155.

En esta imprenta se hallan de venta las Memorias de D. Manuel Godoy, Príncipe de la Paz, en 6 tomos, encuadernados en pasta.

est incapable de résister à un pareil imbroglio....vous me promettez de me donner le mot de cette insupportable énigme, et, ce mot....est encore plus inexplicable que l'énigme elle-même.

— Allons, mon pauvre baron, calmez-vous....et écoutez moi.

— Cela m'avance beaucoup,—dit le baron en gémissant, voilà un quart-d'heure que je vous écoute, et c'est pis encore qu'au commencement.

— Tout va s'éclaircir.

— Enfin....voyons.

— Voici le fait, par suite de circonstances que vous saurez plus tard et qui ne changent rien au fond des choses, votre pupille s'est rencontrée avec M. Olivier, et elle s'est fait passer pour une petite orpheline vivant de son travail.....Comprenez vous cela, baron?

— Bien....je comprends cela....après?

— Par suite d'autres circonstances, que vous saurez aussi plus tard, votre pupille et M. Olivier se sont épris l'un de l'autre, lui, continuant à ne voir dans Mlle de Beaumesnil qu'une orpheline sans nom, sans fortune....et si malheureuse, qu'il a cru être, et a été, en effet, très généreux envers elle, en lui offrant de l'épouser lorsqu'il s'est vu officier.

Enfin!—s'écria le baron, triomphant à son tour et se dressant de toute sa hauteur,—Ernestine et l'autre ne sont qu'une seule et même personne!

Voilà,—dit le baron.

— Et alors,—reprit le baron en

s'essuyant le front,—vous avez voulu voir si Olivier aimait assez sincèrement l'autre pour résister à la tentation d'épouser le plus riche héritier de France.

— C'est cela même baron.

— De là cette fable que Mlle de Beaumesnil, ayant vu et entendu M. Olivier, pendant son séjour au château, lorsqu'il y était venu pour des travaux, s'était éprise de ce digne gargon?

— Il fallait bien motiver raisonnablement, par cette fable, la proposition que vous vous étiez chargés de faire baron, et vous vous en êtes tiré à merveille....Eh bien! avais je tort en vous disant que M. Olivier Raimond était un galant homme?

— Un galant homme!—s'écria le baron.—Écoutez, marquis....je ne veux pas revenir sur le passé, mais je ne vous cache pas que j'étais loin de trouver ce mariage sortable pour ma pupille, eh bien! je déclare....j'affirme....je proclame qu'après ce que je viens de voir et d'entendre....ma pupille serait ma fille, que je lui dirais: j'épouse M. Raimond; vous ne pouvez faire un meilleur choix.

— Oh! Monsieur....je n'oublierai jamais ces bonnes paroles,—dit Ernestine.

— Et ce n'est pas tout, mon cher baron,

— Quoi donc encore?—dit M. de la Rochemaître, avec une vague inquiétude, croyant qu'il allait être question d'un nouvel imbroglio,—qu'y a-t-il?

— Cette épreuve a un double but.

— Ah bah! et lequel?

pareil désintéressement est unique, admirable, sublime....

— Un pareil désintéressement est tout simple, Monsieur; j'aime, je suis aimé....j'ai mis l'espoir et le bonheur de ma vie dans mon prochain mariage....

Et Olivier fit un pas vers la porte.

— Monsieur, je vous en conjure...prenez quelques jours pour réfléchir;....ne cédez pas à ce premier mouvement....Encore une fois: plus de trois millions de....

— Vous n'avez rien de plus à m'apprendre, Monsieur, je suppose,—dit Olivier en interrompant le baron et en le saluant afin de prendre congé de lui.

— Monsieur,—s'écria le baron désolé,—je vous adjure....de penser que votre refus....fera le malheur de Mlle de Beaumesnil....car enfin, vous sentez bien qu'un tuteur....qu'un homme sérieux, ne fait pas la démarche que je fais auprès de vous, s'il n'y est obligé par les plus graves intérêts; en d'autres termes, ma pupille sera désespérée de votre refus.....elle en mourra peut-être.

— Monsieur, je vous supplie, à mon tour, d'avoir égard à la position pénible

ble dans laquelle vous me mettez, position qu'il m'est impossible d'ailleurs de supporter plus long-temps après l'avoir que j'ai cru devoir vous faire de mon prochain mariage.

Et Olivier salua une dernière fois le baron, se dirigea vers la porte, et ajouta, au moment de l'ouvrir:

— J'aurais désiré, Monsieur, terminer moins brusquement cet entretien; veuillez donc m'excuser et n'attribuer ma retraite qu'à votre instance qui me met dans la position la plus désagréable....je n'ose dire la plus ridicule du monde.

En disant ces mots, Olivier sortit, malgré les supplications désespérées du baron.

Alors celui-ci, désappointé, furieux, accourut dans le salon, où étaient rassemblés les deux jeunes filles et le bosu, ouvrit brusquement les portières et s'écria.

— Ah ça! marquis, m'expliquerez-vous, à la fin, ce que cela signifie?...De qui se moque-t-on ici? Ne voit-il pas ce M. Olivier qui refuse la main de Mlle de Beaumesnil, qu'il dit n'avoir jamais vue de sa vie, tandis que vous m'assurez que lui et ma pupille s'adorent?



AVIS DIVERS.

REVOLUTION DE 1848.

A vendre chez M. Maricot, rue du 25 de Mai, 169, les Combats de Paris des 23, 24 et 25 février, ainsi que toutes les caricatures qui ont paru jusqu'à ce jour.

A LOUER

Rue de Sarandi près du marché plusieurs magasins, appartemens et chambres. S'adresser au bureau de tabac rue de Sarandi, petite place de la police.

AVIS.

On a volé dans la charbonnerie voisine à la pharmacie de M. Lenoble près la porte du marché, dans la nuit de la St Jean, vers les 7 heures et demie, une somme de 304 piastres. La personne qui aurait vu entrer ou sortir quelqu'un à l'heure indiquée, qui s'est échappé avec une bayonnette à la main, et qui pourrait donner des renseignements, sera gratifié de 100 patacons. Adresser à la fonde après la porte de la dite charbonnerie.

JEAN CLARAC.

Se alquila una sala con muebles ó sin ellos como para hombre solo. Diríjanse á la calle del Cerro número 23.

A louer pour un homme seul, une salle meublée ou non meublée, donnant sur la rue. S'adresser rue du Cerro n. 23.

AVIS AUX AMATEURS.

Truffel, bottier, rue du Rincon, n. 37, a l'honneur de prévenir le public qu'il vient de recevoir un assortiment complet de souliers en gomme élastique imperméables, propres pour l'hiver, garantissant l'eau et le froid, à un prix modéré.

A NOS ABONNES.

Le succès qu'a obtenu parmi nos lecteurs le feuilleton *LE FILS DE L'EMPEREUR*, que nous avons publié dernièrement, nous a engagé à donner un ouvrage remarquable, que nous avons reçu tout récemment :

LES MYSTERES de

SAINTE HELENE.

par

M. MARCO EMILE DE SAINT HILAIRE.

Nous sommes sûrs que cette œuvre obtiendra ici le meilleur accueil ; écrite par un des hommes qui ont le mieux connu et appréciée l'époque de l'Empire, elle révèle une foule de faits qui ont tout l'attrait de l'histoire et toute la nouveauté du Roman. Cet ouvrage justifie enfin pleinement son titre.

ATELIER DE RELIEUR ET CARTON.

H. Lagouardere a l'honneur de prévenir publiquement qu'il fait toute sorte de reliure en élégante espèce d'ouvrages en carton ; il se charge également du collage et du vernissage des tableaux et cartes géographiques et des réparations des livres de commerce à domicile. Il espère mériter la confiance qu'on voudra bien lui accorder. Rue Parandé, n. 12.

AVIS.

Hamard, coiffeur, rue du 25 de Mai, n. 129, a l'honneur de prévenir les élégans de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goût, qu'il vendra au plus juste prix.

EN VENTE.

A L'IMPRIMERIE DU PATRIOTE.

Les œuvres ci après, reliées ou brochées.
Les Mystères de Paris.
Le Juif Errant.
La Gorgone.
Les Mystères de l'Inquisition.
Gingenes ou Lyon en 1793.
Les Pêchés Mignons.

Ces divers ouvrages se vendent à des prix très modérés.

AVIS.

En la sastreria de don Raymond Capmas, calle del 25 de Mayo, al lado de la casa de don Antonio Montero, acaba de recibir un nuevo surtido de efectos confeccionados, como Bournouzes, Fraques, Levitas de paño negro gran surtido de Paletoses de paño de diferentes colores bien aforados y acolchado de algodón con cuello y buelta de terciopelo á un precio acomodado. Hay tambien paltoses de paño á 9, 13, y á 15 pesos, con gran surtido de pantalones de todos colores que se daran a precio fijo de 5, 7 y 8 pesos, gran surtido de chalecos de casimir á 3, 4 y 6 pesos y tambien de terciopelo á 6 pesos, un surtido de bestidos de cuarto á 12 et 18 pesos, una pequeña partida de capas de señora de merino.

Une nourrice jeune et saine, et dont le lait n'a encore que dix mois, desire se placer ; elle est basquaise, mais parle bien l'espagnol. On pourra s'adresser à la maison où est l'école des enfans du Régiment des chasseurs basques.

Le propriétaire-gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos n°. 162.

Première Partie.

L'ORCUREIL.

LA DUCHESSE.

TROISIEME VOLUME.

XIII.

M. de la Rochemaise n'était pas au terme de ses ébats.

En annonçant le refus d'Olivier, dont les auditeurs invisibles de la scène précédente étaient déjà instruits, le baron croyait les trouver dans la consternation.

Lois de la.

Mlle de Beaumesnil et Herminie, étroitement enlacées, s'embrassaient au milieu d'un air de joie délirante.

Il a refusé... murmurait Ernestine avec un accent d'attendrissement ineffable.

— Ah!... je vous le disais bien, mon amie, M. Olivier ne pouvait tromper notre attente, ajoutait Herminie.

— Avais-je raison, reprenait à son tour le marquis, non moins enchanté ; ne vous avais-je pas prédit, moi, qu'il refuserait ?

— Mais alors, pourquoi diable m'avez-vous demandé mon consentement, avec tant d'acharnement ? s'écria le baron exaspéré ; pourquoi m'avez-vous supplié, vous, marquis, vous, ma pupille, de faire cette inconcevable pro-

position, puisqu'elle devait être refusée ?

A ces mots du baron, Ernestine quitta le bras de son amie, et, la figure épanouie, radieuse, elle dit à son tuteur d'une voix touchante :

— Oh! merci... Monsieur... merci, je vous devrai le bonheur de toute ma vie... et, je vous le jure... je ne serai pas ingrate!...

— A l'autre, maintenant ! s'écria le baron, mais n'avez-vous donc pas entendu?... il refuse... il refuse... il refuse...

— Oh! oui... il refuse... dit Ernestine avec expansion, noble refus... du plus noble des cœurs !

Décidément, ils sont fous ! dit le baron.

Puis il cria aux oreilles d'Ernestine :

— Mais cet Olivier se marie... il ne veut pas de vous... son mariage est arrêté !

— Grâce à Dieu ! dit Ernestine, et ce mariage n'a plus maintenant d'obstacle possible ; aussi, encore une fois merci, Monsieur de la Rochemaise,

jamais, oh! jamais, je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi dans cette circonstance.

Le bossu vint heureusement au secours du malheureux baron, dont l'étroite cervelle était sur le point d'éclater.

— Mon cher baron, lui dit M. de Maillefort, je vous ai promis le mot de l'énigme.

— Je vous jure qu'il en est temps... marquis ; il est plus que temps de dire ce mot... sinon je deviens fou... mes oreilles bourdonnent... ma tête se fend... mes yeux papillotent... j'ai des éblouissements.

— Eh bien! donc, écoutez : ce matin votre pupille vous a déclaré, n'est-ce pas? qu'elle voulait épouser M. Olivier Raimond... et qu'elle voyait dans ce mariage le bonheur de sa vie.

— Ah ça!... vous allez recommencer ! s'écria M. de la Rochemaise en frappant du pied avec fureur.

— Un instant de patience donc, baron ! je vous ai dit ensuite que ce que vous saviez d'avantageux sur M. Olivier Raimond, n'était rien auprès de ce que vous apprendriez sans doute.

— Eh bien! qu'ai-je appris ?

— N'est-ce donc rien que son désintéressement que vous avez vous-même trouvé admirable ? Refuser la plus riche héritière de France, pour tenir un engagement sacré...

— Eh! mon Dieu oui, c'est admirable, superbe ! s'écria le baron, je sais cela de reste ! mais je vous répète que je deviendrai fou à l'instant si vous ne m'expliquez pas pourquoi ce refus qui

devrait vous consterner, vous et ma pupille, vous rend radieux ; car enfin, vous vouliez marier Ernestine avec M. Olivier ?

— Certainement.

— Eh bien! il est comme un forcené pour en épouser une autre.

— Eh! c'est justement cela qui nous transporte, dit le bossu.

— C'est cela qui nous ravit, ajouta Ernestine.

— Cela vous ravit, qu'il veuille en épouser une autre ! s'écria le baron exaspéré.

— Mais sans doute, reprit le marquis, puisque, cette autre, c'est elle.

— Qui elle?... cria le baron ; mais qui elle?...

— Votre pupille...

— Allons, l'autre est ma pupille ? à présent !

— Certainement, reprit Mlle de Beaumesnil, triomphante, cette autre, c'est moi ?

— Encore une fois, baron, reprit le bossu, on vous dit, que l'autre... c'est elle... votre pupille.

— Oui c'est Ernestine, ajouta Herminie.

— C'est pourtant bien clair, reprit le bossu.

A cette explication encore plus incompréhensible pour lui que tout le reste, le malheureux baron jeta autour de lui des regards effarés ; puis il ferma les yeux, trébucha, et dit au bossu d'une voix dolente :

— Monsieur de Maillefort... vous êtes sans pitié... Je crois avoir la tête aussi forte qu'un autre... mais elle